Françoise GIROUD : Gaston GALLIMARD éditeur des prix Goncourt et Fémina, nourrit (plus ou moins bien) à la N. R. F. 750 écrivains

LE Prix Goncourt, pour un lecteur, c'est bien. Pour un auteur, c'est mieux. Pour un éditeur, c'est une année de trésorerie simplifiée. Pour Gaston Gallimard, c'est une douce habitude à laquelle il lui est cruel de renoncer lorsqu'on lui fait la mauvaise blague de le donner à René Julliard.

Mais cet incident regrettable qui se produisit trois fois n'a pas eu de suite. Robert Merle, l'an dernier, Paul Colin cette année, ont fait triompher la couverture blanche à filets rouges, dessinée il y a 39 ans par Gaston Gallimard, sous laquelle dort et endort le plus clair et le plus obscur de la littérature contemporaine.

Le métier d'éditeur est l'un de ceux où l'on se ruine le plus facilement, même en spéculant sur ce qu'il est convenu d'appeler le mauvais goût du public. L'aventure de Gaston Gallimard constitue donc un double miracle puisqu'il a fondé, dirigé, hissé aux sommets la plus puissante et la plus riche maison française en spéculant sur le bon goût, en éditant ces auteurs qui deviennent plus facilement des noms de rue que des « best-sellers ».

S'il se décidait à écrire l'histoire de sa vie, son comité de lecture en refuserait certainement l'édition : on ne publie pas de romans-feuilletons à la N.R.F.

Mais ses œuvres complètes se réduisent à une série de chroniques dramatiques signées « Le Moucheur de Chandelles », qu'il rédigeait dans le *Journal amusant* du temps qu'il était secrétaire de Robert de Flers.

Le rôle qu'il a joué dans la diffusion de la plus haute pensée française justifie cependant que cet homme de 69 ans, rose, frais et blanc comme pommier en fleur, soit connu hors des milieux snobino-littéraires où, pour être invité à ses réceptions du jeudi, on se résignerait à lire tout Claudel, tout Valéry, tout Supervielle. Epreuve inutile d'ailleurs. L'examen d'entrée ne comporte aucun interrogatoire indiscret et tout ceux qui pénètrent pour la première fois dans les salons à lambris dorés où Gaston, Raymond, Jacques, Michel et Claude Gallimard reçoivent leurs hôtes sont vaguement déçus d'y rencontrer, pour un grand homme, dix petites femmes.

Gaston Gallimard est un des membres les plus représentatifs de ce que Paul Valéry appelait le « parti des anarchistes-conservateurs ». Il a un goût égal pour la littérature révolutionnaire et pour les immeubles de rapport que lui légua son père, lequel les tenait de son beau-père qui les tenait de son père, M. Chabrier.

Celui-là ne les tenait de personne. C'était un ouvrier chaudronnier qui vint de Thiers à Paris pour y faire fortune. Il gagna deux cent mille francs grâce à une petite invention : le « bout de sein » à l'usage des nourrices. Et de bout en bout, de sein en sein, il s'acheta un fond. Il refusa la main de sa fille à l'un de ses employés parce qu'il voulait en faire « une bourgeoise » : il ne pouvait évidemment pas deviner que le petit employé serait un jour le fondateur du Bon Marché, M. Boucicaut.

C'était un homme entreprenant : il devient entrepreneur des illuminations sous Louis-Philippe et convertit la fortune lentement accumulée en terrains, en villas, en immeubles, et même en théâtres : l'Ambigu, l'Atelier, les Variétés... Sur la scène de ce théâtre, quand fut jouée il y a quelques années Arsène Lupin, on pria l'auteur de changer le nom d'un personnage parce qu'il s'appelait Gallimard. Comme les propriétaires.

Entre le chaudronnier et l'éditeur, il y eut deux générations de rentiers passionnés de peinture qui grossirent leur fortune d'une magnifique collection de tableaux.

On raconte qu'au chevet de M. Gallimard mourant un auteur dramatique fort connu, mais dont j'ai promis de taire le nom, accrocha un Renoir et laissa un chèque représentant à peu près le prix du cadre. C'était la prepelait Gallimard. Comme les propriétaires.

Entre le chaudronnier et l'éditeur, il y eut deux générations de rentiers passionnés de peinture qui grossirent leur fortune d'une magnifique collection de tableaux.

On raconte qu'au chevet de M. Gallimard mourant un auteur dramatique fort connu, mais dont j'ai promis de taire le nom, accrocha un Renoir et laissa un chèque représentant à peu près le prix du cadre. C'était la pre-

Le directeur de la N. R. F. et « ses deux bras droits », son frère et son fils.

Schlumberger assuma la tâche pénible de déchiffrer le manuscrit et le jeudi suivant rendit son verdict :

— C'est dédié à Calmette (le directeur du *Figaro*) et c'est plein de duchesses !... déclara-t-il, dégoûté.

Et puis le manuscrit était bien gros pour de maigres éditeurs. C'est ainsi que « Du côté de chez Swann » passa du côté de chez Grasset (1).

Les libraires ne vendaient guère plus, ces jours- là, les ouvrages de Proust. Et de bout en bout, de sein en sein, il s'acheta un fond. Il refusa la main de sa fille à l'un de ses employés parce qu'il voulait en faire « une bourgeoise » : il ne pouvait évidemment pas deviner que le petit employé serait un jour le fondateur du Bon Marché, M. Boucicaut.

C'était un homme entreprenant : il devient entrepreneur des illuminations sous Louis-Philippe et convertit la fortune lentement accumulée en terrains, en villas, en immeubles, et même en théâtres : l'Ambigu, l'Atelier, les Variétés... Sur la scène de ce théâtre, quand fut jouée il y a quelques année Arsène Lupin, on pria l'auteur de changer le nom d'un personnage parce qu'il s'appelait Gallimard. Comme les propriétaires.

Entre le chaudronnier et l'éditeur, il y eut deux générations de rentiers passionnés de peinture qui grossirent leur fortune d'une magnifique collection de tableaux.

On raconte qu'au chevet de M. Gallimard mourant un auteur dramatique fort connu, mais dont j'ai promis de taire le nom, accrocha un Renoir et laissa un chèque représentant à peu près le prix du cadre. C'était la pre-

Le Moucheur de chandelles » devint en même temps l'administrateur du Vieux-Colombier et l'admirateur de Valentine Tessier. Il était marié. Elle aussi. Ils ne divorcèrent l'un et l'autre que beaucoup plus tard.

Gallimard, qui a horreur de faire de la peine inutilement, persuada sa femme qu'il n'aimait pas les desserts, et Valentine Tessier qu'il n'aimait pas les entrées, afin de pouvoir déjeuner tous les jours avec l'une et avec l'autre.

La guerre lui parut une aventure à la fois absurde et dangereuse. On y meurt si facilement ! Le conseil de révision lui permit de conserver ce point de vue et d'accompagner la troupe du Vieux-Colombier en Amérique.

Il en revint pour constater que Gide était las de l'amateurisme et qu'il fallait asseoir la N.R.F. vacillante. L'association amicale devint une société en même temps que M. Gallimard père devenait un souvenir. Les deux frères de Gaston, qui étaient entrés dans l'industrie, eurent à la fois l'élégance et le flair de laisser leur part d'héritage aux bons soins de l'aîné. Plus tard, ils entrèrent à leur tour dans la maison en qualité de « bras droits ». Il n'y a pas de bras gauche dans la famille, assure Gaston Gallimard.

Il y a d'autres actionnaires, à la N.R.F. S'ils sont belges, c'est parce que Gallimard est timide. Lorsqu'aux périodes difficiles, il fallait trouver de l'argent, il n'osait pas en demander à ses amis, moins encore à son père. Alors il dressa un jour la liste des souscripteurs belges aux exemplaires de luxe, puis il prit le train et s'en fut les visiter un à un.

Comme il joint à son charme naturel une intelligence flexible, toujours prête à assumer la personnalité de l'autre, à la comprendre, comme il réunit toutes les armes de la séduction insidieuse — celle qui agit à la façon de ces petits vins blancs dont on ne songe pas à se méfier — il revint chargé de capitaux tout neufs.

L'horreur du Gide

Vers 1920, Henri Béraud lui rendit un grand service : il entreprit une campagne de presse contre Gide « au sadisme cauchemarde et lacrymogène ». Il déclara : « La nature a horreur du Gide ». Les lecteurs en devinrent curieux. Jules Romains, Joseph Kessel, André Maurois, Saint-Exupéry vinrent enrichir le fonds N.R.F., qui comprend maintenant quatre mille titres.

Sur ces quatre mille titres, on compte notamment 750 auteurs vivants de langue française dont huit membres de l'Académie française : MM. Paul Claudel, Georges Duhamel, Jérome Gascon, Edouard Herriot, Jacques de Lacretelle, André Maurois, Jules Romains et Edouard Or, trois membres de l'Académie Goncourt : MM. Salacrou, Hériat et Max Orian, deux prix Nobel : MM. A Gide et Martin du Gard, quatorze prix Goncourt (dont les deux derniers : Robert Merle et Paul Colin), trois grands prix du Roman de l'Académie française, quatre grands prix de littérature de l'Académie française, cinq prix Fémina dont le dernier M. Serge Groussard, cinq prix Renaudot et cinq prix interalliés.

Les cadres de la N.R.F. ont changé. D'une teinturerie de la rue Saint-Benoît, ils ont attenti, d'étage en étage, un énorme hôtel particulier que la société a acheté à Léon Bailby.

Epris de murs blancs, de meubles anglais démontables, de lampes articulées, de moquettes rouges et de tout ce qui communique à une pièce l'atmosphère d'une bonne chambre d'hôtel, Gallimard a recréé le décor qui lui convient.

Mais l'esprit de la maison n'a pas changé, c'est-à-dire qu'au lieu de se pétrifier, il n'a pas cessé d'évoluer, sous l'incessante impulsion de « Monsieur Gaston ».

En 1910, on était « rive gauche ». En 1950, on est « Saint-Germain-des-Prés ». Et s'il faut être « Ménilmontant » en 1955, c'est à la N.R.F. que les signes précurseurs se manifesteront.

Si la vieille maison demeure la plus jeune, c'est parce qu'aucune crise n'a atteint le jugement de son chef, son goût de l'auteur inconnu, du débutant gauche, de la pensée agressive. Tous les manuscrits que l'on adresse à la N.R.F. sont lus. C'est en choisissant au hasard dans une pile celui dont l'écriture l'attirait que Gaston Gallimard découvrit Marcel Jouhandeau. Et le dernier lauréat du Goncourt ne bénéficia d'aucune introduction.

On ne craint pas de neuf, on redoute le conventionnel. Allier le risque au succès, c'est le suprême plaisir.

Vers 1925, Gaston Gallimard découvrit la poésie des faits divers et rachéta un petit journal intitulé « Détective ». Dirigé par le frère de Joseph Kessel, Georges, animé par Paul Brisson, Roubaud, Henri Danjou, « Détective » devint, sans qu'on l'eût désiré, un journal à grand tirage.

Le menuisier, qui venait de temps en temps installer des étagères, gardait de prison : c'était Dieudonné, de la « bande à Bonnot ». Le comptable, lui, avait été condamné à mort. C'était un brave homme, qui eut l'étrange idée de faire passer en 1914, dans « le Matin », une petite annonce par laquelle il proposait des documents relatifs à la défense nationale ! Il n'avait pas d'argent... et pas de documents, d'ailleurs. L'humeur des tribunaux de l'époque n'étant guère à l'indulgence et à la plaisanterie, il se retrouva au bagne, dont il ne revint que quinze ans, à la suite d'une grande campagne de « Détective » contre les erreurs judiciaires.

Confier la caisse à un bagnard entraît parfaitement dans l'esprit N.R.F. Il se montra d'ailleurs tellement digne de confiance qu'au moment où la guerre de 1939 interrompit la parution de « Détective », Gaston Gallimard le transféra à la comptabilité des éditions.

« Voilà » et « Marianne » furent également des produits Gallimard.

Ah ! Gaston !

Périodiquement, on s'emballe dans la maison sur tel ou tel auteur. On l'écoute, on le couve, on le dorlote, on le montre. Gaston Gallimard affirme, après trente-cinq ans d'expérience, que lorsqu'un écrivain a le bon esprit de susciter quelque scandale dans sa vie privée, il se vend infiniment mieux. Mais sa tendresse ne va pas forcément à ceux qui se vendent.

Tous ceux qui l'ont éprouvée la disent sans défaillance. A condition, bien sûr, qu'on ne lui demande pas d'argent. La il devient triste, gêné et si malheureux que pour voir renaître son sourire on est prêt à lui en donner. On affirme cependant que Léon-Paul Fargue réussissait à lui faire payer ses taxis en incitant le chauffeur à attendre devant la porte jusqu'à ce qu'on vienne le régler.

Son nœud papillon est toujours noué sans grâce.

Séparé de sa première épouse dont il eut un fils, Claude, héritier du nom — il s'est remarié avec la femme d'un de ses amis. Ce fut un ami perdu, mais il en a tant ! Et qui s'attendraient dès qu'on prononce son nom.

— Ah ! disent-ils, Gaston !

Et ils soupirent d'aise.

La famille se déplace généralement en bande, chaque homme accompagné de son épouse. Aux générales, il faut leur réserver un rang de fauteuils d'orchestre. Ils occupèrent longtemps tous les étages de l'immeuble de la rue Saint-Simon, où Gaston est né et où il habite encore.

De la fabrication des bouts de sein à la publication des poèmes d'Eluard, les Gallimard sont mêlés depuis plus d'un siècle à la vie de Paris, dont tant de parcelles leur appartiennent.

Un jour où à Gaston Gallimard :

— Les jeunes auteurs d'aujourd'hui ne valent guère ceux d'autrefois. La littérature française est bien bas...

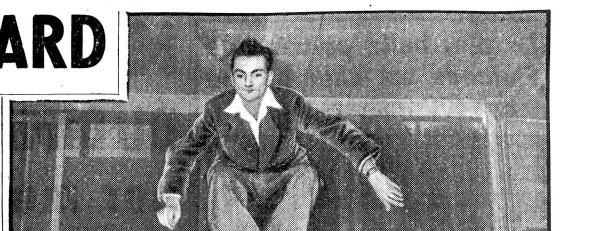
Il protesta doucement.

Il se souvient du temps où ceux que l'on académise aujourd'hui cherchaient des lecteurs et ne trouvaient que du mépris. Il se souvient du temps où l'on écrivait à propos des élus de la N.R.F. : « On ne peut rien imaginer de plus drôle que l'air de ces muftis, de ces catéchumènes lorsqu'ils parlent les yeux mi-clos et semblent marcher sur les œufs de cette « haute littérature », qui est la leur, bien-entendu. »

Le jour où il dira : « De mon temps... », il ne sera plus Gaston Gallimard, l'homme dont c'est toujours le temps parce qu'il le pressent, parce qu'il le précède, parce qu'il vit la main fermée sur son portefeuille, mais les yeux ouverts sur l'avenir.

P.-S. — Je n'ai pas de manuscrit en lecture à la N.R.F.

(1) *Gaston Gallimard se hâta du reste de le faire revenir et l'a depuis conservé.*



Paul Colin, que l'on voit ici faire (avec précaution) l'acrobate sur un cheval d'arçon, est le Prix Goncourt 1950. Il n'oublie pas qu'il a été, il y a dix ans, un brillant cavalier au 2e hussards. Né en 1920 à Sens, il avait auparavant préparé les Beaux-Arts, fait la guerre, été prisonnier, s'était marié, « planqué », avait beaucoup médité et élevé des souris blanches, puis écrit son premier roman, celui qui vient d'être couronné : « Les jeux sauvages ».

Yvan Audouard : Le Goncourt c'est une histoire de coups de fouet au derrière...

LE jour où Paule Régnier, qui obtint le Grand Prix du Roman, en 1934, se suicidait au gaz, les Goncourt décernaient leur récompense à Marie Le Hanneur. C'était, comme le lit (spirituellement) remarquer Jean-Pierre Dorian, le jour de la Sainte-Barbe.

Pourtant ce fut rituel, mais rigolo. Il y avait Dominique Rollin, munie de son garde du corps, le dessinateur Bernard Milleret. Ce couple est devenu la joie des cocktails littéraires. Depuis trois ans, on promet à Dominique Rollin le Prix Renaudot. Elle est si douce et si chatte. Mais, au dernier moment, ça craque toujours. Courageusement, Dominique se remet à la tâche.

Les Renaudot avaient voté la veille : le lauréat était déjà connu. Dominique Rollin est venue tout de même. Un miracle est toujours possible. Après que Gaston Picard, qui se peigne comme Maurice Garçon, ait annoncé les résultats, elle est partie soutenue par Milleret, qui a des muscles d'haltérophile et un visage d'ange « bouffeur ». Paul Guth, qui est le bon Samaritain des lettres et qui connaît ce genre de tourments puisqu'il a raté le Goncourt à la majorité absolue, la consolait avec une vocation d'abbé de cour remplaçant au pied levé un aumônier des galères.

D'ailleurs Dominique Rollin se reprenait à sourire. Elle a, cette année, écrit quelques articulets dans la presse : elle est donc candidate au Prix Interallié, réservé aux journalistes professionnels.

100 millions qui passent

Les courriéristes littéraires sont parqués chez Drouant, au deuxième étage, dans une pièce de douze mètres sur huit. Marcel Aymé s'étaient glissés dans aniens Goncourt, Francis Ambrière et Jean-Louis Bory, qui passèrent inaperçus. On remarquait, par contre, Mme Liliane Gachet qui, depuis qu'elle a failli avoir une voix au Prix des D-ux Magots, pour son livre « L'Ombre du café de Flore », ne rate aucune manifestation littéraire et rode autour de Robert Kanters avec des yeux concupiscents. Il y avait aussi Mme René Julliard, qui est fragile et menue, mais qui dispose d'un cœur à toute épreuve, et que son mari délègue en observatrice. Elle fit contre mauvaise fortune bon cœur : pourtant, c'était une affaire de cent millions qui venait de rater. Elle avait eu la peur mais pas le salaire.

Dans l'embrasure s'étaient groupés les mauvaises langues de profession. Des messieurs d'apparence bien nourrie et qui signent des noms les plus gracieux : Palinure, Chérubin, Le Gant de Velours, Le Magot solitaire. Ils avaient tous un carnet à la main et chaque fois que l'un d'entre eux faisait un mot, ils le notaient sur leur pense-bête.

Un bon mot cela se revend de 500 à 1.500 francs pièce : rude métier tout de même.

Les choses traînaient cependant en longueur. Un jury composé d'Henri Mailler, d'Henri Magnan et de François Chevaldonne, dévida d'atirbuer un Goncourt provisoire à Max Favalelli : « Attendu, disait le communiqué, qu'il n'a jamais écrit de roman et qu'il n'a pas l'intention d'en écrire ». Le commissaire de police, Paul Chanlot, Prix Guillaume Apollinaire de poésie, dressa procès-verbal. Le fils de Lucien Descaves tenait une conférence de presse. Il avait mis du coton dans ses oreilles : ce qui était attendrissant de la part d'un homme qui a l'habitude de s'écouter parler. Paul Guth avait les joues violettes, il portait un gilet de laine jaune par-dessous son gilet de drap, ce qui est un signe de prudence.

Puis, il y eut clameur. Le paisible Michel Robida, auteur du « Temps de la longue patience », se pancha vers son microphone :

— 5... 4... 3... 2... 1...

A zéro, Pierre Mac Orlan annonça que le Goncourt 1950 était allé à Paul Colin pour « Les Jeux sauvages ». Il n'ajouta pas que personnellement il avait voté pour Georges Arnaud, l'auteur du « Salaire de la peur ». Les délibérations du jury sont tenues secrètes : vous pourrez néanmoins en lire le compte rendu détaillé dans les journaux spécialisés.

Par la violence et par l'amour

Il y eut un moment d'affolement parmi les courriéristes littéraires. Personne n'avait lu le livre, à part Gérard Caillé qui se montra bon confrère et affranchit de bonne grâce ses pe its copains.

— C'est une histoire de coups de fouet au derrière, dit-il, qui se déroule dans la campagne solognote...

Il y a des coups de fouet au derrière qui ne sont pas perdus pour tout le monde. On voulait en savoir davantage. Ce fut une ruée chez Gallimard.

Gaston refit le coup du Prix Fémina. Il y avait très peu de « Jeux sauvages » à la maison :

— Nous n'avons tiré qu'à mille... Il devait bien en rester quelques milliers. Mais l'ouvrage coûte 460 francs. Il portait sur la bande : par la violence et par l'amour ! ». On le remplaça aussitôt par la bande « Prix Goncourt » qui avait déjà servi pour « Week-end à Zuydcoote ». Comme les livres ne sont pas du même format, il fallut travailler des ciseaux et de la colle. Il y a des gens qui prétendent que les résultats des prix sont connus à l'avance. En tout cas, pas ce coup-ci...

L'auteur lui-même était ebrlue. Il paraissait nettement dépassé par l'événement. André Sartres, le photographe de France-soir, était arrivé ving minutes avant tout le monde. Paul Colin lui dédicaça aussitôt son livre en l'assurant « de sa sympathie, de son amitié et de sa reconnaissance ». Le brave qui en est à son troisième Tour de France et à son quatorzième Goncourt, était ému...

— J'ai jamais vu un Goncourt pareil...

Il serra la main de Paul Colin.

— Je vous promets de le lire...

Puis Paul Colin s'apaisa. Gentiment, il répondait à toutes les questions.

— Oui, j'ai élevé des souris blanches et j'adore le poulet rôti...

Puis, sans méchanceté, Gilbert Ségaux (Prix Interallié) lui demanda :

— Quel sera votre prochain livre ?

On le vit pâlir. Il passa son index entre sa chemise et son col :

— C'est vrai... Il va falloir que j'en écrive un autre.

Le Grand Cirque
CLOSTERMANN
Le Grand Cirque
Souvenirs d'un pilote de chasse Français dans la R.A.F.
(Grand Prix littéraire de l'Aéro-Club Français)
Un volume illustré sous jaquette en couleurs : 350 fr., relié : 750 fr.
ÉDITION POUR LA JEUNESSE
ALBUM-FILM DE 36 PAGES ENTIÈREMENT ILLUSTRÉES EN 4 COULEURS, COUVERTURE CARTONNÉE ET VERNIE... 250 fr.
FLAMMARION

Les petits fous

Oui, sur son doux visage on retrouve plus facilement le regard émerveillé du petit garçon pour lequel le peintre Claude Monet inventait de fastueux papillons en essuyant ses pinceaux entre deux feuilles de papier... Ou le refet du jeune homme rêveur et timide, riche en puissance, pauvre parce que rien lui refusais tout ai gent de poche, qui créa à trente ans les éditions de la N.R.F. dans le but de publier les œuvres généralement considérées comme illisibles de quelques jeunes fous qui écrivaient dans une revue, la *Nouvelle Revue Française*, 628 abonnés en 1910.

Ces jeunes fous s'appelaient Paul Claudel, André Gide, Jean Schlumberger... Ces deux derniers et Gaston Gallimard engagèrent chacun six mille francs dans l'entreprise. Les premiers livres édités s'appelaient l'*Otage*, *Isabelle*. Lorsque Gaston Gallimard revint de Bruges, où il avait emporté le manuscrit d'*Isabelle* pour le faire imprimer, on s'aperçut que l'édition comportait des pages inégales, tantôt 25 lignes, tantôt 28...

Alors, dans l'espèce de hangar qui leur servait de dépôt, les éditeurs-amateurs déchirèrent tristement le triste produit de ce premier essai. Gide eut tout de même l'idée d'en conserver trois exemplaires : ils valent aujourd'hui 25 ou 30.000 francs chacun.

Puis, place de l'Opéra, Gallimard rencontra un jour un camarade de Condorcet qui venait de faire éditer son premier livre à compte d'auteur.

— Tu sais, dit Gallimard, je suis devenu éditeur, moi aussi...

Le camarade avait un autre manuscrit. Il le lui confia. C'était *Jean Barois*, c'était Roger Martin du Gard.

Lorsque trente ans plus tard Martin du Gard reçut le Prix Nobel de littérature, il s'égara dans le palais où on l'attendait pour le conduire chez le prince héritier de Suède. Tenant d'une main le portefeuille de maroquin marqué de l'aéro-dynamique des « Thibault », et de l'autre le million de couronnes qui le récompensait, il s'affola, prit une porte, une autre, se retrouva dehors, courut, glissa. Son lorgnon tomba. Alors, quand le lauréat du Prix Nobel se vit à plat ventre dans la neige, million épars, lorgnon égaré, portefeuille souillé, il pleura.

Mais du temps que la jeune N.R.F. l'avait admis dans son sein, on le jugeait suffisamment « rive gauche ». Il y avait réunion tous les jeudis chez Schlumberger, rue d'Assas. On y trouvait Alain-Fournier, Duhamel, Vildrac, Fargue... Gallimard arriva un après-midi avec un énorme paquet de feuillets couverts d'une écriture difficile. Il rentrait de Normandie où les parents avaient une propriété — encore une — et venait de rencontrer là-bas un étrange jeune homme toujours ganté et chaussé de vernis. Ce jeune homme désirait se faire éditer. Il s'appelait Marcel Proust. Les petits livres à couverture blanche, et c'est un autre condisciple de Condorcet, Jacques Copeau, qui entraîna Gallimard vers le théâtre.

Le « Moucheur de chandelles » devint en même temps l'administrateur du Vieux-Colombier et l'admirateur de Valentine Tessier. Il était marié. Elle aussi. Ils ne divorcèrent l'un et l'autre que beaucoup plus tard.

Gallimard, qui a horreur de faire de la peine inutilement, persuada sa femme qu'il n'aimait pas les desserts, et Valentine Tessier qu'il n'aimait pas les entrées, afin de pouvoir déjeuner tous les jours avec l'une et avec l'autre.

La guerre lui parut une aventure à la fois absurde et dangereuse. On y meurt si facilement ! Le conseil de révision lui permit de conserver ce point de vue et d'accompagner la troupe du Vieux-Colombier en Amérique.

Il en revint pour constater que Gide était las de l'amateurisme et qu'il fallait asseoir la N.R.F. vacillante. L'association amicale devint une société en même temps que M. Gallimard père devenait un souvenir. Les deux frères de Gaston, qui étaient entrés dans l'industrie, eurent à la fois l'élégance et le flair de laisser leur part d'héritage aux bons soins de l'aîné. Plus tard, ils entrèrent à leur tour dans la maison en qualité de « bras droits ». Il n'y a pas de bras gauche dans la famille, assure Gaston Gallimard.

Il y a d'autres actionnaires, à la N.R.F. S'ils sont belges, c'est parce que Gallimard est timide. Lorsqu'aux périodes difficiles, il fallait trouver de l'argent, il n'osait pas en demander à ses amis, moins encore à son père. Alors il dressa un jour la liste des souscripteurs belges aux exemplaires de luxe, puis il prit le train et s'en fut les visiter un à un.

Comme il joint à son charme naturel une intelligence flexible, toujours prête à assumer la personnalité de l'autre, à la comprendre, comme il réunit toutes les armes de la séduction insidieuse — celle qui agit à la façon de ces petits vins blancs dont on ne songe pas à se méfier — il revint chargé de capitaux tout neufs.

L'horreur du Gide

Vers 1920, Henri Béraud lui rendit un grand service : il entreprit une campagne de presse contre Gide « au sadisme cauchemarde et lacrymogène ». Il déclara : « La nature a horreur du Gide ». Les lecteurs en devinrent curieux. Jules Romains, Joseph Kessel, André Maurois, Saint-Exupéry vinrent enrichir le fonds N.R.F., qui comprend maintenant quatre mille titres.

Sur ces quatre mille titres, on compte notamment 750 auteurs vivants de langue française dont huit membres de l'Académie française : MM. Paul Claudel, Georges Duhamel, Jérome Gascon, Edouard Herriot, Jacques de Lacretelle, André Maurois, Jules Romains et Edouard Or, trois membres de l'Académie Goncourt : MM. Salacrou, Hériat et Max Orian, deux prix Nobel : MM. A Gide et Martin du Gard, quatorze prix Goncourt (dont les deux derniers : Robert Merle et Paul Colin), trois grands prix du Roman de l'Académie française, quatre grands prix de littérature de l'Académie française, cinq prix Fémina dont le dernier M. Serge Groussard, cinq prix Renaudot et cinq prix interalliés.

Les cadres de la N.R.F. ont changé. D'une teinturerie de la rue Saint-Benoît, ils ont attenti, d'étage en étage, un énorme hôtel particulier que la société a acheté à Léon Bailby.

Epris de murs blancs, de meubles anglais démontables, de lampes articulées, de moquettes rouges et de tout ce qui communique à une pièce l'atmosphère d'une bonne chambre d'hôtel, Gallimard a recréé le décor qui lui convient.

Mais l'esprit de la maison n'a pas changé, c'est-à-dire qu'au lieu de se pétrifier, il n'a pas cessé d'évoluer, sous l'incessante

L'ÉTUDE DES LANGUES PAR LES DISQUES ASSIMIL
Avec une méthode aussi vivante qu'ASSIMIL, les disques sont parfaitement efficaces et jouissent d'une faveur croissante et méritée.
En vente chez les marchands de disques
A défaut : demander, sans engagement, les 7 premières leçons de la langue qui vous intéresse contre 20 frs en timbres-poste à :
Editions ASSIMIL, Serv. E 15 bis, rue de Morgnat, Paris. — BELGIQUE : ASSIMIL, 5, rue des Pierres, Bruxelles.
Anglais Espagnol Italien Allemand Russe Néerlandais

DANS LA CÉLÈBRE COLLECTION DE TRADUCTIONS
DE L'ANGLAIS :
Daphné du Maurier
LA CHAINE D'AMOUR
Roman traduit par FRANÇOIS et ALIX D'UNIENVILLE
Un vol. in-8° : 420 fr.
L'ESPRIT D'AMOUR S'ATTARDE LONGTEMPS et ne voudrait pas mourir. EMILY BRONTE
DE L'ITALIEN :
Vasco Pratolini
UN HÉROS DE NOTRE TEMPS
Roman traduit par JULIETTE BERTRAND
Un vol. in-8° : 360 fr.
PAR L'AUTEUR DE CHRONIQUE DES PRUVAES AMANTS
DES ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Collection Orphée
de Claude PRUDENCE
JE TE CHERIS ENCORE
Plus de brouilles, plus de mésentente : l'amour intégral et sans fin
Prix : 330 fr. — Franco : 375 fr.
L'ACCORD CHARNEL
de Paul CHANSON
Œuvre maîtresse du célèbre spécialiste des questions conjugales.
Prix : 300 fr. — Franco : 345 fr.
EDITIONS DU LEVAIN
1, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris.

Presses de la Cité Paris
PETER CHEYNEY
OMBRES sur BANANA
"UN MYSTÈRE"

ACHETEZ ELLE CETTE SEMAINE
Si vous voulez savoir pourquoi
FRANÇOISE GIROUD ATTAQUE LES JEUNES FEMMES
Si vous voulez connaître
TOUTES LES RUSES PERMISES EN AMOUR
Si vous voulez avoir
LES 3 PATRONS SENSATIONNELS DE Jacques FATH

Le seul remède naturel et toujours souverain : LE MAGNETISME
Des milliers de malades retrouvent simultanément, instantanément et définitivement la santé par « la chaîne magnétique » et par la désintégration de la cellule animale.
La démonstration peut en être faite à tout moment.
Toute maladie peut être définitivement terrassée par le magnétisme du malade lui-même.
Ces thérapeutiques sont exposées en détail dans l'ouvrage :
LE MAGNETISME HUMAIN
(2e édit.), par Marcel COSSART
Prix : 250 fr. Par poste : 300 fr.
aux EDITIONS MARCEL COSSART
Montdidier (Somme)
C. Chèque Postal LILLE 1463-46

RENAUDOT
PIERRE MOLAINE
LES ORGUES DE L'ENFER
CORRÊA 300 FRS